

DOCUMENT

L'Occident et l'Africain occidentalisé

*thème du roman négro-africain de langue française.**

Mineke Schipper-de Leeuw

Bien des romanciers négro-africains se sont préoccupés de l'apparition et de la présence de l'homme blanc : la colonisation et le colonisateur ont marqué l'Afrique et les Africains et constituent un véritable thème romanesque. Peu à peu les Africains se sont fait une idée plus ou moins nette du Blanc et de son monde, de ce qu'il apportait et construisait, de son confort et de son luxe, de ses vastes connaissances, des merveilles de sa technique, bref, de sa façon de maîtriser la nature et de dominer les peuples. Tout cela a forcé l'admiration des Noirs, nonobstant la colonisation. Imaginant le contraste entre leurs pays et l'Europe, les Africains ont souvent idéalisé le continent occidental sans l'avoir vu. Ci-dessous il sera successivement parlé du pays des Blancs, des expériences personnelles de quelques Noirs en Europe, de la civilisation occidentale et de l'Africain occidentalisé ou « blanchi » dans les romans africains. (1)

L'Europe des rêves

L'image de l'Europe telle que la rêvent les Noirs qui ne l'ont jamais vue, est surtout celle d'un pays de cocagne, d'un continent de bonheur sans égal. Il ressort des romans que ce rêve se nourrit à plusieurs sources. Bon nombre de Blancs coloniaux idéalisent la Mère patrie et sont remplis, vis-à-vis de leur pays natal, d'une tendresse nostalgique et inexplicable.

* Le sujet de cet article a fait l'objet d'une thèse de doctorat soutenue par l'auteur. Voir *Le Blanc et l'Occident au miroir du roman négro-africain*, éd. Van Gorcum, Assen, Pays-Bas, et *Le Blanc vu d'Afrique*, éd. CLE, Etudes et Documents, Yaoundé.

(1) Le terme « blanchi » a été employé dans ce sens pour la première fois par L.-G. Damas, dans son recueil *Pigments*, poèmes (1937), Présence Africaine, Paris, 1962^e, p. 57.

A l'école aussi la métropole est souvent embellie à souhait : dans les livres scolaires, celle-ci semble briller d'esprit, de civilisation, de richesses culturelles et matérielles. Son histoire témoigne du courage exceptionnel du peuple métropolitain dont d'innombrables monuments font l'éloge silencieux. On dirait que rien n'est imparfait dans le monde occidental. Au cinéma cette image est encore confirmée : des décors d'un luxe éclatant suggèrent que matériellement les Blancs n'ont pas de soucis. Même « ces insidieuses cartes postales » semblent faites pour éblouir les colonisés. (2)

Aussi le désir d'un voyage au pays des Blancs obsède-t-il bien des personnages de roman, notamment parmi ceux qui ont fréquenté les Blancs et leurs écoles. Déjà les villes africaines attirent irrésistiblement les villageois; surtout les jeunes s'émerveillent de tout ce qui est étranger à la société traditionnelle. Arrivant à Dakar, Karim, dans le roman du même nom, est ravi de cette ville « jeune et moderne », ce « prolongement de la métropole » dont elle donne l'avant-goût. (3)

Dans *Mirages de Paris*, le personnage principal, Fara, est un des Africains qui font des rêves doux sur l'eldorado que serait la France. Ce jeune Sénégalais est fasciné par le monde métropolitain au-delà de l'horizon, à l'égard duquel il cultive une quasi sainte admiration « dans son âme d'enfant encline aux illusions dorées ». Depuis qu'il est à l'école des Blancs, il lit des romans français, il écoute avidement les récits des marins, des anciens combattants et des colons qui aiment enjoliver leurs souvenirs de la métropole ; insensiblement s'accomplit en lui un envoûtement irrévocable :

« Le plus cher souhait de Fara était de voir cette France dont il avait appris, avec amour, la langue, l'histoire et la géographie. Des noms de ville ou de rivière comme Angers et Lys, avaient des sonorités magiques qui le troublaient. La senteur d'encre d'imprimerie d'un catalogue neuf qu'il s'attardait à feuilleter, les parfums des objets de sa trousse d'écolier, venue de France, étaient aussi puissants dans leur appel que les routes à perspectives infinies et les horizons de l'océan ». (4)

Dès son enfance, Fara a rêvé d'un voyage en France, sans savoir que son projet se réaliserait un jour. Il en est autrement dans *Kocoumbo, l'étudiant noir* où le héros ne se fait pas d'illusions. Au fond Kocoumbo est un garçon simple qui, jusqu'à l'âge de vingt ans, vit paisiblement et sans prétention aucune dans son village de brousse. Aux villageois il prouve sa vaillance en tuant tout seul un gigantesque sanglier. Un jour cependant, le père Oudjo prend la décision d'envoyer son fils à Paris poursuivre des études. C'est alors seulement que Kocoumbo attrape

(2) Ousmane, *Les bouts de bois de Dieu*, Le livre contemporain, Paris, 1960, pp. 97-98.

(3) O. Socé, *Karim*, Nouv. Ed. Latines, Paris (1935), 1948, p. 70.

(4) Idem, *Mirages de Paris* (1937), Nouv. Ed. Latines, Paris, 1965, pp. 14-15.

L'OCCIDENT ET L'AFRICAIN OCCIDENTALISE

la fièvre du départ, il change brusquement. La vie en brousse ne lui inspire plus aucun intérêt, le village devient étrangement petit à ses yeux, il croit y étouffer et commence à s'étonner d'avoir pu se complaire dans ce milieu. Tout s'efface dans son esprit devant ce seul mot : Paris ! Or, auparavant Kocoumbo n'avait jamais pensé à la possibilité d'y aller. Pour lui la France avait été un simple nom, « une abstraction qui s'éloignait sans cesse ; quelque chose de si extraordinaire qu'il en admettait l'existence sans grande conviction ». (5)

Kocoumbo ne pense plus à rien d'autre qu'à son départ. Paris prend « corps et âme dans son esprit », bien qu'il n'ait pas une idée exacte du bonheur qui sera sien : « Pour lui, c'était l'image d'un monde où l'on travaillait peu, où chacun possédait sa propre villa aux couleurs éclatantes, entourée de grands jardins en fleurs durant toute l'année ; c'étaient de grandes avenues de marbre ; le long de celles-ci, on entendait nuit et jour des musiques suaves. La nuit y existait-elle seulement, puisque c'était la ville-lumière ? Il n'y avait pas bien sûr, de chaleur excessive. Tout y était réglé pour maintenir une atmosphère tempérée. »

Kocoumbo se sent devenir « quelqu'un », il prend des allures d'étranger à un point tel que la chaleur tropicale lui devient presque insupportable. En même temps il est envahi de doutes et d'angoisses, il doit s'efforcer de croire à la réalité de ses illusions, il essaie de se convaincre de ce que les Parisiens sont d'une hospitalité incomparable et que la ville même lui prépare un accueil chaleureux. Devant les jeunes gens du village, il se donne de l'importance, car il s' imagine que c'est là le trait essentiel du Parisien. Pour lui et ses amis, ce qui provient de Paris est auréolé d'un charme particulier et les rares Parisiens qu'ils ont l'occasion de voir, sont admirés « comme des œuvres d'art ». Aussi Kocoumbo est-il fier de sa « qualité de futur Parisien ». Il est clair que le jeune homme s'éloigne déjà de son pays et de ses frères avant de s'embarquer réellement ; il prend ses distances et juge son monde familier avec d'autres yeux depuis la conversation décisive qu'il a eue avec son père. (6)

A cet égard Kocoumbo ressemble à Tanhoé, le héros jubilant d'*Un nègre à Paris*, qui, avant son départ, écrit à son ami : « Je ne sais pas ce qui se passe en moi, mais ça ne va pas, mon ami, vraiment, ça ne va pas, depuis que je porte le billet sur moi. Je dors en pensant à Paris, et me levant le matin, je crois me réveiller à Paris. Je suis ici sans y être. Phénomène étrange... ». (7)

Au loin l'Occident ressemble à un paradis terrestre aux yeux de ces Africains qui, sans la connaître, associent volontiers au voyage à la

(5) A. Loba, *Kocoumbo, l'étudiant noir*, Flammarion, Paris, 1960, p. 30.

(6) *Ibid.*, pp. 31-32.

(7) B. Dadie, *Un nègre à Paris*, Présence Africaine, Paris, 1959, p. 10

metropole l'idée d'une vie fabuleuse, fascinés qu'ils sont par leur rêve de l'Europe. (8)

Expériences vécues

Plusieurs auteurs, réalisant leur rêve si longtemps couvé, livrent les impressions de leur contact avec l'Occident dans un récit autobiographique plus ou moins romancé. Ils y parlent de leur voyage, de leur séjour en Europe, de leurs études, des moments de joie et de désillusion qu'ils vivent dans le monde occidental. Parmi eux Aké Loba nous a particulièrement intéressée par son roman *Kocoumbo, l'étudiant noir*, où il évoque d'une façon saisissante la réalité de la vie des Africains à Paris. La confrontation avec ce monde nouveau est bien dure plus d'une fois et elle ne tarde pas à effacer les belles illusions d'antan. Comme la plupart des Noirs en France, Kocoumbo y connaîtra la misère, il souffrira du froid, de la faim, de la solitude, du dépaysement et de l'anonymat de la grande ville étrangère. (9) Dès son départ il se sent agité entre la crainte et l'espérance devant la nouvelle vie qu'il va commencer. L'histoire de Kocoumbo rappelle ça et là celle de plus d'un personnage romanesque d'autres romans, nous le verrons par la suite.

A bord du bateau qui les amène en France, Kocoumbo et ses amis voyagent dans la cale, les Blancs, dans des cabines luxueuses qui, selon les étudiants, ressemblent à une villa d'Européen ou même au palais du gouverneur : ces gens savent voyager ! Que ce soit la couleur de la peau ou le manque d'argent qui sépare Blancs et Noirs, Loba ne le précise pas. Nous supposons que c'est le manque de moyens qui fait descendre à la cale les étudiants. Dans *Mirages de Paris*, Noirs et Blancs mangent séparément à bord, « pour éviter une promiscuité peut-être déplaisante », mais ce roman date des années 30 déjà. Quoi qu'il en soit, les Noirs semblent forcément conscients que « les couleurs divisent les hommes », comme le formule Tanhoé dans *Un nègre à Paris* lorsqu'il constate que, dans l'avion, personne ne veut s'asseoir près de lui aussi longtemps que d'autres places sont libres — il est le seul Noir ! Il en est de même dans *Sans rancune* : se rendant en Belgique, Kabuku se sent très seul dans l'avion, personne ne lui parle, autour de lui il ne rencontre que des visages fermés. Seulement, arrivant à Bruxelles, il a une expérience agréable qui souligne à quel point la situation coloniale pèse sur le colonisé : le douanier belge le vouvoie et croit sur parole qu'il n'a rien à déclarer. Kabuku est stupéfait, il croit rêver, car, en Afrique, les Blancs ne font que tutoyer les Noirs et leur attribuent tant de défauts qu'il devient impensable pour un Noir « de mériter de prime abord la confiance d'une Européen ». (10)

(8) A ce sujet le vocabulaire est bien éloquent : se rapportent au monde occidental imaginaire du roman bon nombre de termes signifiant beauté, bonheur, éblouissement, élégance, luxe, merveilles, paradis, rêves, richesses, et ainsi de suite.

(9) Cf. H. De Leusse, *Afrique et Occident, heurs et malheurs d'une rencontre*, Ed. de l'Orante, Paris, 1971, p. 286.

L'OCCIDENT ET L'AFRICAIN OCCIDENTALISE

Arrivé à Paris, Kocoumbo à son tour est ravi de s'entendre dire « Pardon, monsieur », et il se dit que sans doute chez lui il s'est fait une fausse idée des Français, en croyant qu'ils ne respectent que ceux de leur race. Il ne cesse d'ailleurs de s'étonner, d'abord du froid coupant qu'il fait, ensuite de la chaleur agréable du métro où apparemment les gens n'étouffent pas, bien qu'ils soient sous la terre, de la gentillesse de ceux qui lui montrent le chemin, de la sonnerie dont il faut se servir avant que l'on vous ouvre la porte de la maison. Kocoumbo fait de son mieux pour s'adapter aux coutumes européennes, il s'efforce de se servir de son mouchoir, sachant que les Européens ne supportent pas que l'on se mouche des doigts : « Autrefois cela me dégoûtait de les voir se moucher dans un morceau de toile et le remettre ensuite dans leur poche. Mais maintenant il faut que je m'y habitue. » Le premier repas chez ses hôtes français est un exercice pénible pour Kocoumbo, il fait des efforts pour imiter soigneusement leurs manières de table. Tanhoé, « le nègre à Paris », trouve que les Français « se compliquent la vie à manger dans plusieurs assiettes, à user de plusieurs fourchettes et cuillers ». « Le Parisien est un homme qui ne sait plus tenir un os » ! (11)

Les premières promenades à Paris révèlent à Kocoumbo les contrastes poignants de cette ville. Par hasard il se retrouve dans un quartier sordide et déprimant : des femmes mal vêtues et malpropres vendant des marchandises dans la rue, des manœuvres et des oisifs misérables, des prostituées laides et pitoyables, tous ces gens n'ont pas fait partie de l'image de la métropole qu'il s'était formée en Afrique. Or, peu après il rencontre aussi cette « ville-lumière » de ses rêves, il s'émerveille de la rue de Rivoli, de la place de la Concorde, des Champs-Élysées, de tous les beaux monuments illuminés, de la splendeur « des lampadaires brillant comme autant de fleurs géantes, lumineuses ». (12)

Kocoumbo n'en revient pas, il a de la peine à comprendre comment à Paris savent se conjuguer de tels extrêmes, « le Paradis et l'Enfer, le rêve et la tragique réalité ». Il demande des explications à Raymond, le fils de son hôte, qui répond simplement que richesse et pauvreté est une question de classes et de milieux. Kocoumbo saisit difficilement le sens de cette réponse : jusque-là, pour lui, les classes n'existaient qu'à l'école. Fatalement il finira par se rendre compte à quel point l'argent décide de votre sort dans cette société dont, de son côté, Tanhoé fait observer que les mots « cadeaux » et « gratuit » n'y existent certainement pas. La notion de classes frappe aussi Kabuku dans *Sans rancune*, qui est tout étonné de voir que les porteurs et les chauffeurs de taxi belges tiennent autant à leurs pourboires que les serviteurs africains et qu'en

(10) Loba, o.c., pp. 61-62; Soce, *Mirages*, p. 20; Dadie, *Nègre*, p. 21; Th. Kanza, *Sans rancune*, Scotland, Londres, 1965, pp. 79, 84-85.

(11) Loba, o.c., pp. 86-88, 90; Soce, *Mirages*, pp. 174, 154.

(12) Loba, o.c., pp. 94, 123-124; cf. Dadie, o.c., pp. 36-38 et Soce, *Mirages*, pp. 29-33.

Belgique les Blancs ne donnent pas plus la main à la servante de la maison qu'ils ne le font à leurs domestiques noirs en Afrique. (13)

Au lycée Kocoumbo doit vaincre des tas de difficultés. Il reste à l'internat au milieu d'élèves beaucoup plus jeunes que lui et son milieu d'origine, son âge, la langue forment autant d'obstacles qui l'empêchent de se sentir à l'aise et de passer sans peine d'une classe à l'autre. Parfois il doit répondre à des questions idiotes, voire injurieuses — qui montrent que les gens sont loin de connaître l'Afrique. Grâce à son assiduité, Kocoumbo entre finalement en première, il devient optimiste même, mais avant qu'il termine, un conflit l'oppose à un surveillant raciste qui ose traiter les Noirs de cannibales. Sans dire un mot, le jeune homme quitte l'école pour ne plus y retourner. (14)

Il s'installe alors au quartier latin dans la « Cité des Etudiants d'Afrique Noire ». L'auteur en profite pour peindre ce milieu pittoresque, ce « village exotique au cœur de Paris ». La plupart des habitants s'occupent de tout sauf de leurs études. Kocoumbo essaie de ne pas perdre de vue son but, à savoir de rentrer chez lui muni de diplômes qui lui permettront d'aider son pays. Les autres, s'étonnant qu'il n'ait pas encore perdu l'envie d'étudier, lui demandent s'il vient d'arriver d'Afrique. Sinon, il doit avoir des parents riches qui lui permettent de manger à sa faim ! Ceux qui négligent ou abandonnent leurs études ne s'en appellent pas moins « futur médecin » ou « futur avocat ». S'ils assistent aux cours, c'est « pour se faire valoir et pour faire la connaissance de nouvelles filles ». S'ils ont de l'argent, ils s'achètent de beaux costumes afin de se faire passer « pour des princes africains aux yeux des filles ». En même temps ils essaient de se faire nourrir par des naïfs. Kocoumbo les voit qui défilent chez lui comme dans les chambres des autres pour trouver à manger ou pour se distraire. Leur sans-gêne n'a pas de limites et il se demande si c'est la misère qui en eux annihile le respect d'autrui. Ils passent leur journée « en quête de pitance » chez des frères, tout en espérant que la chance leur sourira plus tard. Kocoumbo apprend que vis-à-vis de ces frères il faut avoir ses réserves et qu'un certain égoïsme est plutôt « de la simple prudence ». Dérangé sans arrêt, Kocoumbo est découragé et, pendant quelque temps, lui aussi délaisse ses livres : en vain il cherche un modèle sur lequel il pourrait calquer sa conduite et il ne sait plus où se raccrocher. De telles situations sont aussi évoquées par Soce dans *Mirages de Paris* et par Dembele dans *Les inutiles*. (15)

Si déjà il faut se méfier des frères de race, quelles sont alors les relations qu'on peut espérer avoir avec les autres ? Les relations amoureuses entre Noirs et Blanches sont le plus souvent passagères et superficielles. Bien que les Blancs en Europe soient généralement plus tolérants que ceux d'Afrique, de véritables amitiés interraciales n'existent

(13) S. Dembele, *Les inutiles*, Bingo, Dakar, 1960, p. 15; Dadie, o.c., p. 26; Kanza, o.c., pp. 86, 93-94, 96.

(14) Loba, o.c., pp. 121, 145.

(15) *Ibid.*, pp. 162, 187-188, 204-205; Soce, o.c., pp. 114-117; Dembele, o.c., p. 15.

L'OCCIDENT ET L'AFRICAIN OCCIDENTALISE

guère dans les romans. Au lycée, Kocoumbo a son camarade de classe Jacques qui l'aide fidèlement, mais après avoir quitté l'école, Kocoumbo ne le revoit plus du tout. La famille Brigaud a accueilli Kocoumbo comme un fils, mais il n'ose pas se confier à eux dans des moments de détresse. Dans *Sans rancune*, Kabuku fait remarquer que, lors d'une invitation, il s'agit de distinguer si une invitation vous est adressée en tant que Noir ou en tant qu'ami. Parfois les Noirs en Europe se sentent méprisés par les regards des Blancs, les romans signalent quelques confrontations sérieuses du Noir avec le racisme occidental qui d'ailleurs semble moins constant ici qu'en Afrique. Le seul roman qui dévoile un racisme violent dans la société occidentale est *Le docker noir* de Sembène Ousmane : c'est son premier roman et le moins convaincant à notre avis. Si le racisme métropolitain se révèle, c'est notamment à la suite d'une histoire d'amour entre un Noir et une Blanche, telle l'expérience de Diaw dans *Le docker noir* et celle de Fara dans *Mirages de Paris*. Pour le reste, c'est du « racisme voilé » qui se fait sentir de temps à autre. (16)

Par moments la solitude devient un lourd fardeau qui pèse sur le cœur de ceux qui vivent loin de chez eux. Kocoumbo, Fara, Kabuku et tant d'autres en souffrent parfois cruellement. Elle envahit Kocoumbo, par exemple, pendant les premières vacances de Noël, lorsqu'il reste seul à l'internat, les autres enfants étant partis chez eux : « Kocoumbo sentit son cœur se tordre dans la poitrine et une grosse larme coula le long de sa joue... jamais il ne s'était senti aussi seul... personne, dans son pays, pas même un lépreux, ne se verrait réservé un sort pareil ! Du plus loin qu'il se souvint, il avait toujours été entouré de bruits de voix, de rire ; il avait toujours eu sous les yeux le spectacle de la vie humaine ; dans ses oreilles, son rythme ; dans tous ses sens, sa palpitation chaude et indispensable... La présence invisible de millions d'animaux ou d'insectes l'accompagnait, l'esprit de ses ancêtres le talonnait et lui chuchotait des conseils, versait des chants graves, scandés dans son cœur satisfait par leur infatigable compagnie. Mais ici, rien que la pierre qui étranglait un crépuscule vide ; ici, pas d'ancêtres, pas d'esprits, pas d'âmes qui palpitent, rien, rien, rien que des vitres, des carreaux, des piliers et ce petit jardin desséché, ridé, sans respiration, sans murmure... ». (17)

Kocoumbo a de la peine à croire qu'il appartient encore au monde des vivants, tellement il se sent seul et privé de chaleur humaine. Ses impressions font penser à certaines observations de Samba Diallo et aux souvenirs du « fou » dans *L'aventure ambiguë*. A Paris Diallo se sent seul au milieu des rues parisiennes qui ne sont pas vides mais nues : il n'y voit que des objets de chair et des objets de fer qui

(16) Kanza, o.c., p. 140.

(17) Loba, o.c., pp. 108-109.

encombrent la ville ; le contact humain cède la place à l'anonymat dans la vie citadine. Le « fou » aime raconter ses expériences de l'Europe, qui l'obsèdent toujours, bien qu'il soit de retour chez les siens depuis longtemps déjà. Débarqué en Europe, il se sent saisi d'une panique indicible, lorsqu'il voit autour de lui toute l'étendue de la pierre et cette foule dépersonnalisée, uniformisée, courant inlassablement le pavé infini de la ville, « une étendue parfaitement inhumaine ». (18).

Bien que la faim, le froid, le dépaysement, la solitude, le manque de relations humaines puissent rendre difficile le séjour en Europe, beaucoup d'Africains dans les romans hésitent à rentrer en Afrique, où de tels problèmes se résoudraient probablement sans trop de peine. La question de savoir s'il faut rester ou rentrer est posée par plusieurs auteurs.

Comme Fara dans *Mirages de Paris*, des camarades de Kocoumbo sont atteints du « mal de Paris » et ne peuvent jamais se décider au retour. Parfois ils tiennent trop à leur liberté, parfois ils se croient trop changés pour pouvoir se réadapter chez eux. Durandau est prêt à effacer tout son passé pour devenir comme les Blancs, Douk se fiche de l'Afrique et de l'Africain « primitif et sauvage » : « Qu'on ne me parle plus de sacrifice ou je casse la figure à celui qui essaie ! Est-ce moi qui ai rendu l'Afrique arriérée ? Est-ce ma faute si elle est arriérée ? » Ils appartiennent à l'armée des « inutiles » que décrit Dembele, ceux qui sont « à la fois inutiles à la France et à l'Afrique, empêtrés dans nos complexes et nos plastrons, grasseyant, minaudant, jouant au Blanc et au civilisé, soucieux de notre seul confort... le bataillon de l'Afrique dépersonnalisée, la classe improductive des volontaires de l'aventure ». (19)

Kocoumbo retrouve enfin son idéalisme et sa persévérance, il veut apprendre pour aller enseigner ensuite, partager avec les siens ce que les autres ont partagé avec lui. Il compare sa vie en France à un front de guerre que, souvent, il aurait bien voulu quitter pour rentrer dans le calme heureux du foyer paternel. Il se rend compte à quel point les réalisations de l'Occident sont dues à des efforts pénibles d'innombrables générations. Pour Kocoumbo la science est le « phénomène sacré » qu'il lui faudra maîtriser et transmettre aux générations à venir. Il lui faudra secourir son pays accablé par le poids du retard. En France Kocoumbo se sent un être à moitié inachevé et de cette situation angoissante il veut sortir par le chemin des études. Le roman de Loba se termine positivement pour Kocoumbo : il achève ses études de Droit et rentrera chez lui pour servir son peuple en tant que juge. L'auteur semble avoir confiance dans le développement matériel qui réussira à parfaire le bonheur de l'homme. Loba n'a pas (encore) le scepticisme d'un Kane qui, qualifiant d'« aven-

(18) Kane, o.c., pp. 154-155, 112-113.

(19) Soce, o.c., pp. 73-74, Loba, o.c., pp. 167, 206; Dembele, o.c., p. 87.

L'OCCIDENT ET L'AFRICAIN OCCIDENTALISE

ture ambiguë » l'initiation au savoir occidental, met en doute le bien-être de l'Occident et de ses civilisés.

La civilisation occidentale

La pénétration des valeurs occidentales a porté atteinte à l'esprit collectif de la société traditionnelle africaine. Les jeunes surtout, suivant l'enseignement des Blancs, ont opté pour l'occidentalisation, semble-t-il, et les effets n'ont pas été longs à se faire sentir : la nouvelle génération manque de respect et d'obéissance vis-à-vis des anciens, des parents, des traditions. Au lieu de vouloir vivre calmement au village, les jeunes abandonnent les leurs et s'en vont vers les villes, ces grandes agglomérations où règne l'indifférence entre les hommes venus de partout.

Dans *Ville cruelle*, Beti s'attarde au problème de ce déplacement : les villageois perdent leur authenticité dans l'uniformité des grands centres et la ville les revêt de traits nettement désagréables tels qu'un « certain penchant pour le calcul mesquin, pour la nervosité, l'alcoolisme et tout ce qui excite, le mépris de la vie humaine — comme dans tous les pays où se disputent de grands intérêts matériels ». Néanmoins les jeunes préfèrent souvent l'indifférence absolue, la cruauté des habitants de la ville, trop préoccupés de leurs propres affaires — juste comme les Blancs — « à la pitié, à la commisération, à la compassion pleine de sollicitude » des villageois. Les Blancs vous compliquent moins la vie que le font les vieux, selon Banda, le héros de ce roman, et n'est-ce pas là l'avis de beaucoup de jeunes qui, comme lui, ont fréquenté les Blancs et leurs écoles ? (20)

L'Occident souffre de la maladie de la « bougeotte », d'après Dadié : les Blancs ne cessent « de courir après le temps afin de conserver l'avance qu'ils ont sur nous. Nous prenons notre temps. Nous nous reposons d'une longue course ; depuis le temps que nous traînons sous ce soleil qui nous a noirci la peau, nous avons vu pas mal de choses ! Ils s'arrêteront bien un jour, on ne peut courir pendant des siècles sans se reposer. Ils ont beau prendre des vacances de quinze jours, d'un mois, cela ne suffit pas pour le genre de vie qu'ils mènent ». Et voici qu'en Afrique les gens de la ville se mettent au pas, au rythme de l'homme blanc qui veut « faire vite » dans tous les domaines, qui n'a pas le temps de serrer longuement des mains, de s'informer de votre santé, de demander des nouvelles des parents et amis. (21)

Avec la hâte maladive va de pair la manie de l'argent ; aux yeux de la plupart des auteurs, l'esprit de calcul semble un trait des plus caractéristiques de l'homme blanc. Dans *Chemin d'Europe*, Barnabas explique à sa mère qu'en Europe « tout se paie, même le simple fait naturel de s'asseoir ou de pisser !

(20) Beti, *Ville cruelle*, dans *Trois écrivains noirs*, Présence Africaine, Paris, 1954, pp. 20, 97.

(21) Dadié, o.c., pp. 215, 134, 21.

— J'aurais pu m'en douter, dit-elle après un temps, c'est pour cela que tous ces Blancs ont préféré venir ici où tout est gratuit... alors ce sont de pauvres Blancs que nous avons ici, ceux qui ne pouvaient ni s'asseoir ni pisser chez eux ?... Et c'est pour ça qu'ils sont impitoyables comme l'esclave de la Bible ! »

Ce n'est pas seulement en Afrique que le Blanc court après l'argent comme il court après le temps : en Europe et aux Etats-Unis l'argent semble intéresser le Blanc plus que n'importe quoi. Dans *Patron de New York*, Dadié note que, dans leur rythme de vie, les Américains suivent le rythme des machines : ils n'ont pas de temps à perdre. L'Américain est fier d'avoir « les plus gros canons du monde, les plus gros avions du monde, les usines les plus modernes du monde » ; tout chez lui est « à l'échelle du siècle : gigantesque ». D'après Dadié, il est aussi « le plus grippé-sous du monde » ! L'Amérique est une caricature de l'Europe qui refuse de reconnaître le monstre dont elle a accouché. Le dollar est là pour troubler et corrompre les esprits, mais l'Américain a confiance tant dans sa monnaie que dans ses canons et ses bombes. (22)

Ces forces destructrices de la civilisation occidentale sont en effet impressionnantes : la même technique dont résulte le confort, peut menacer l'homme et la nature. Les guerres mondiales ont bien ouvert les yeux aux Africains : « la technique prenait sa revanche sur l'homme », la civilisation blanche se trouvait faible et fragile, l'Européen tombait de son piédestal où il avait été « entouré de son cinéma, de son frigo, de sa bombe... ». Somme toute, peut-on qualifier de civilisé un peuple qui construit des « engins capables de détruire la terre » ? Dans *Le débrouillard*, Faye conclut que « la vieille race blanche (est) déjà en cours de dégénération » et Cissé fait observer, dans *Faralako*, qu'elle est « décadente ». Dans ce dernier récit, l'étudiant Ni rentre en Guinée après sept ans d'Europe et il respire : « Quelle différence avec la nature famélique et agonisante de l'Europe ! Dire que cette nature-là eut des poètes pour la peupler de muses, de nymphes et de fées, des poètes pour chanter ses montagnes lépreuses, ses arbres poussifs et ses lacs manufacturés ! » Le Noir d'Afrique lui semble, à maints égards, supérieur au Blanc « affadi, déformé et dénaturé par la civilisation mécanique... ». (23)

Il est évident que l'admiration des Africains à l'égard de la civilisation occidentale n'est pas absolue ; de part et d'autre un certain scepticisme se fait entendre, quoique les bienfaits du progrès ne soient pas sous-estimés. Il faut balancer le pour et le contre de l'occidentalisation et le progrès technique devra tenir compte des valeurs africaines et non s'accomplir

(22) F. Oyono, *Chemin d'Europe*, Julliard, Paris, 1960, pp. 91-92; Dadié, *Patron de New York*, Présence Africaine, Paris, 1964, pp. 74, 98, 277, 148, 38.

(23) Dadié, *Climbié*, Seghers, Paris, 1953, pp. 170, 172; N.G.M. Faye, *Le débrouillard*, Gallimard, 1964, p. 211; E. Cissé, *Faralako*, Impr. Commerciale, Rennes, 1958, pp. 147, 12-13 16-17.

L'OCCIDENT ET L'AFRICAIN OCCIDENTALISE

inconditionnellement. C'est là le sujet que traite le très beau roman philosophique de Cheikh Hamidou Kane, *L'aventure ambiguë*. Kane est un de ces intellectuels qui ne se laissent plus « fasciner par les verroteries de l'Occident ». Avec lucidité il met au jour les défauts et erreurs de la civilisation occidentale et les dangers dont elle menace les peuples dits sous-développés : « ...l'Occident est possédé et le monde s'occidentalise. Loin que les hommes résistent, le temps qu'il faut, à la folie de l'Occident, loin qu'ils se déroberent au délire d'occidentalisation, le temps qu'il faut, pour trier et choisir, assimiler ou rejeter, on les voit, au contraire, sous toutes les latitudes, trembler de convoitise, puis se métamorphoser en l'espace d'une génération, sous l'action de ce nouveau mal des ardents que l'Occident répand ». (24)

L'auteur attire l'attention des hommes sur la barbarie d'une société qui « s'agenouille devant les frigidaires, les voitures, la matière ». L'homme occidental est devenu l'esclave du travail, il en a perverti le sens puisqu'il « accumule frénétiquement » sans tenir compte du besoin, de façon qu'il en devient même malheureux : nulle part, l'homme « n'est aussi méprisé que là où se fait cette accumulation ». Ce que l'homme occidental considère comme « normal », bouleverse le « fou » du pays des Diallobé qui, débarquant en Europe, y constate la fin de la vie naturelle et le règne de l'artificiel, de l'inhumain, du mécanique : « L'asphalte... Mon regard parcourait toute l'étendue et ne vit pas de limite à la pierre... Nulle part la tendre mollesse d'une terre nue... Autour il n'y avait aucun pied. Sur la carapace dure rien que le claquement d'un millier de coques dures. L'homme, n'avait-il plus de pieds de chair ?... Cette vallée de pierre était parcourue par un fantastique fleuve de mécaniques enragées... Sur le haut du pavé qu'elles tenaient, pas un être humain qui marchât... Imagines-tu cela ...au cœur même de la cité de l'homme, une étendue interdite à sa chair nue, interdite aux contacts alternés de ses deux pieds... ». (25)

L'Occident a maîtrisé la matière, colonisé l'Afrique et, en même temps, déshumanisé l'homme. D'après Kane, les relations humaines ont été impossibles entre l'Afrique et l'Occident lors de la colonisation : le dialogue a été refusé par l'Europe qui a trouvé plus commode de s'imposer. Cependant il y a pire, aux yeux de l'auteur : la rage du travail, l'industrialisation, le progrès matériel ont aliéné les hommes de Dieu. La civilisation occidentale renonce ainsi non seulement au naturel, mais encore au surnaturel : l'homme y a perdu son Dieu, car « une vie qui se justifie de Dieu ne saurait aimer l'exubérance ». Discutant avec son père, le jeune Samba Diallo se rend compte que la civilisation occidentale telle qu'elle se présente la plupart du temps, est

(24) A. Gérard, *Lettres africaines : l'aventure ambiguë*, dans *La revue nouvelle*, 15. nov. 1961, p. 450.

(25) L.L.-K., *Quelques instants d'entretien avec Cheik Hamidou Kane*, dans *Abbia*, 6, p. 214; Kane, *L'aventure ambiguë*, Julliard, Paris (1961), 1969, pp. 118, 120, 124, 112-113, 123.

incompatible avec la vie religieuse que connaît traditionnellement le pays des Diallobé, ce foyer très ancien de l'Islam en Afrique occidentale.

En Europe Samba Diallo apprend à raisonner comme les Blancs, mais, ballotté entre sa civilisation traditionnelle et l'occidentale, il y perd sa foi. De retour chez lui et à la recherche de la paix avec Dieu, il est tué par le « fou ». Cette mort absurde n'est cependant pas l'essentiel du livre : contrairement à Mayer, nous croyons, avec Albert Gérard, que le véritable message du livre se situe dans l'espoir « que du contact fécondant entre l'Europe et l'Afrique naîtra un humanisme nouveau ». (26)

A la recherche d'un modèle

Ayant quitté la voie traditionnelle, les Africains ont souvent cherché à s'inspirer de l'exemple de l'homme blanc, ce « modèle tentateur et tout proche qui s'offre et s'impose » au colonisé, comme l'a bien démontré Memmi dans son *Portrait du colonisé*. Fanon affirme qu'un complexe d'infériorité place le Noir devant ce faux dilemme : « se blanchir ou disparaître », il ne voit pas comment se réaliser autrement. Il est évident que le problème de l'assimilation — Fanon préfère parler d'« aliénation » — dépasse le cadre de ce sujet. (27) Nous voulons nous limiter à la question de savoir quels traits du Blanc ont semblé dignes d'exemple aux Noirs évolués, car l'imitation du modèle révèle aussi quelque chose sur le modèle même et la façon dont il a été vu par ceux qui l'ont adopté.

La ligne générale qui se dégage des textes montre combien les belles apparences de la vie bourgeoise ont séduit l'Africain. Mille petits traits trahissent la soif d'assimilation du colonisé qui veut sortir de son cul-de-sac. A titre d'illustration nous suivons l'histoire de Kuoh-Moukouri, *Doigts noirs*. Ce récit autobiographique reflète le raisonnement d'un évolué de l'époque coloniale, le simple secrétaire d'un commandant, qui s'efforce d'imiter les Blancs. Sans vergogne, voire avec quelque fierté, il raconte à quel point il réussit à éblouir son entourage, en s'assimilant de façon spectaculaire au monde blanc. Il sait qu'il est un « moins de rien » aux yeux de ses supérieurs, les Blancs, mais il recueille triomphalement les fruits de l'admiration des Noirs de son quartier. Voilà pourquoi il fait « le mannequin de la dernière mode » ; sa maison n'est pas construite en argile, mais « en dur » et, la nuit, il l'éclaire avec une lampe « Aïda », première « marque distinctive de l'homme aisé ». En France il commande un livre de savoir-vivre qu'il lit avec intérêt et applique à toute occasion. Souvent aussi il se rend au quartier résidentiel, lors d'une fête ou d'une réception, pour voir comment les Européens sont habillés et comment ils se comportent entre eux. Caché derrière un arbre ou un pilier, il les

(26) J. Mayer, *Le roman en Afrique noire francophone et l'aventure d'une race*, dans *Annales de l'Univ. d'Abidjan*, I, 1965, p. 12; Gérard, art. cit., p. 449.

(27) A. Memmi, *Portrait du colonisé* précédé du *Portrait du colonisateur*, Pauvert, Paris, 1966, p. 156; F. Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Seuil, Paris, 1952, p. 100.

L'OCCIDENT ET L'AFRICAIN OCCIDENTALISE

observe et reconnaît le smoking, la cravate, les souliers vernis, les révérences devant les dames, tels que son « Savoir-vivre » les a prescrits !

Préparant son « trousseau de mariage », il s'achète non seulement plusieurs costumes européens, un casque neuf et une paire de chaussures neuves, mais encore « trois cravates, deux nœuds papillons et... une paire de pince-nez » ! Il traite sa femme à la manière des Blancs : elle mange à table avec lui. Il s'en tient aussi à la monogamie, « marque de civilisation », bien qu'il avoue que, de temps en temps, il cède à des tentations de polygamie. Il condamne la sorcellerie — les Blancs le font aussi — mais parfois il chancelle, il hésite dans ses nouvelles convictions. Sans cesse il pense à son prestige, à sa réputation : l'étranger reste son modèle et chaque fois qu'il ne réussit pas à supprimer son fond d'authenticité, il en éprouve un vif regret. *Doigts noirs* est un roman de valeur inégale, mais il contient bien des tableaux qui reflètent fidèlement la réalité du colonisé évolué de la première génération, cet homme aux ambitions infinies et aux possibilités restreintes. (28)

On peut joindre à ce groupe les milliers d'êtres mi-éduqués des écoles africaines qui, sans diplômes, se sentent tout de même occidentalisés à leur manière, donc supérieurs aux compatriotes « non instruits ». Ces derniers ne cachent pas la profonde admiration qu'ils nourrissent envers ces « savants ». Dans *Mission terminée*, Beti raconte comment Medza, recalé à l'oral de son bachot, est reçu comme un génie brillant par les analphabètes de Kala, un village de brousse. Moyennant ce récit satirique, l'auteur s'attaque aux mi-évolués africains qui, se croyant des êtres extraordinaires, daignent traiter leurs frères avec un paternalisme descendant. (29)

Parmi les jeunes qui ont la chance de poursuivre leurs études en Europe, il y en a aussi qui sont convaincus que la seule façon d'être civilisé est de s'occidentaliser à l'extrême. Le prototype de ce genre d'assimilés figure sans doute dans *Kocoumbo, l'étudiant noir*, où Kocouto, ancien élève de « l'Ecole Primaire Supérieure », s'obstine à singer les manières des Blancs qu'il a vus et fréquentés en Afrique. Tout ce qui est africain lui semble paysan, arriéré, ridicule et sans valeur. Il donne raison aux Blancs qui ne veulent pas se mêler à ces sauvages. L'Européen « a besoin d'hommes cultivés, instruits, éduqués, pour se faire comprendre ». Lui-même, Kocouto, avoue qu'il y a des Noirs avec lesquels il ne pourrait pas manger, auxquels il ne pourrait pas serrer la main : « ils sont tellement sales, ils sentent tellement mauvais ! »

Au départ pour la France, il se montre déjà très « blanchi », il a mis un costume parisien, ses cheveux sont séparés par une belle raie rectiligne,

(28) J. Kuoh-Moukouri, *Doigts noirs*, A la page, Montréal, 1963, pp. 23, 44-47, 49-51.

(29) Voir E. Palmer, *Mongo Beti's Mission to Kala, an interpretation*, dans *African literature today*, 3, 2e sem. 1969, pp. 27-43.

il porte des faux cols, des gants et une gabardine, malgré la chaleur tropicale, mais toute cette tenue est « bien propre à flatter le goût africain pour l'habillement européen ». Le plus significatif est son changement de nom : « Pour lui, Kocouto était un nom de sauvage. Ce n'étaient que les sauvages qui admettaient les K, les K qui font claquer les mâchoires comme celles d'un crocodile affamé. On savait que le français admettait rarement les K. « Aussi se choisit-il un nom bien français, le nom d'un ancien professeur d'école qui s'appelait Durandau. Ce nom sonne plus doux, plus harmonieux, plus « européen ». (30)

Arrivés à Marseille, les futurs étudiants vont manger dans un restaurant, mais au préalable Durandau sermonne sérieusement Kocoumbo, ce paysan mal élevé, qui risque de les ridiculiser devant les Blancs de France. Il lui apprendra « à vivre comme un civilisé et non comme un sauvage ». Le séjour en France empire encore la manie de Durandau. Lorsqu'il rentre en congé, il oblige les siens à l'appeler « Monsieur ». Loba prétend que Durandau ne constitue pas un cas isolé parmi les étudiants africains en Europe. D'autres, de retour chez eux, feignent, par exemple, d'avoir oublié leur langue maternelle, de ne plus reconnaître leurs anciens amis ; ils repoussent avec dédain la nourriture du pays, réclamant des plats européens. Leur comportement vis-à-vis des filles rappelle des mœurs bien connues des Blancs. Faut-il donc envoyer les fils en France, pour qu'ils imitent ces choses-là ? (31)

Sans doute faut-il expliquer cette imitation du Blanc par le manque d'un meilleur exemple. Les jeunes prenaient toujours pour modèle les patriarches, les sages du clan. Or, pour ceux qui se sont instruits à l'école européenne, ce modèle ne convient plus, c'est pourquoi ils ont recours à l'étranger. Malheureusement il se trouve que cet étranger est justement le Blanc colonial, dont la mentalité est plutôt blâmable. Des hommes tels que Durandau sont des « déracinés qui s'acceptent » : à dessein ils calquent leur échelle de valeurs sur celle des Blancs, ils se blanchissent, optant pour une personnalité d'emprunt qui est loin de les libérer de leur complexe d'infériorité, de résoudre le problème de la « valorisation de soi », comme l'appelle Fanon. (32) A cet effet, il faudrait détruire le mythe de la supériorité de la race blanche, qui s'est si profondément enraciné dans les esprits depuis la colonisation.

Cependant il y a aussi des occidentalisés qui désirent se réadapter en Afrique sans rejeter leurs connaissances acquises. Ils tâchent de jeter un pont entre les deux cultures. Dans *Mirages de Paris*, Fara éprouve aussi bien le « mal de Paris » que la nostalgie de la terre africaine : il

(30) Loba, o.c., pp. 39-40, 81, 70, 75-76.

(31) *Ibid.*, p. 199.

(32) F. Joppa, *Situation de Mirages de Paris d'Ousmane Socé dans le roman néo-africain*, dans *Présence francophone*, 1, 1970, pp. 227-228; Fanon, o.c., p. 145.

L'OCCIDENT ET L'AFRICAIN OCCIDENTALISE

plaide pour le métissage des cultures. Kocoumbo, Kanga et d'autres veulent se réintégrer réellement dans leur pays dont ils veulent construire l'avenir. Quelqu'un que nous voyons rentrer effectivement et vivre auprès des siens après une longue absence, c'est Oumar Faye dont Ousmane raconte le retour en Casamance dans son roman *O pays, mon beau peuple*. L'Europe l'a incontestablement changé : « Il avait beaucoup vu, beaucoup appris pendant ses années d'Europe : d'importants bouleversements s'étaient produits en lui, il en était même venu à juger sans indulgence ses frères de race ». Leur conservatisme et leurs préjugés de caste lui semblent empêcher leur progrès social, il s'y attaque donc, mais Faye a conservé « au plus profond de lui l'héritage de son peuple », il aime les siens et veut les servir de toutes ses forces ; parmi eux il veut conquérir « sa dignité d'homme » et combattre les injustices flagrantes, malgré les obstacles qu'il rencontre de la part des Blancs et des Noirs. Bien que l'histoire se termine par la mort de Faye, son exemple a inspiré les Casamanciens, son esprit survit dans leurs cœurs : le nouveau modèle ! (33)

Le retour aux sources s'avère impossible, l'assimilation inconditionnée au monde occidental serait une erreur tragique.

* * *

Depuis les années 60, les cicatrices de la colonisation n'ont pas disparu du visage de l'Afrique. Souvent l'homme blanc est encore accusé d'être paléo- ou néo-colonialiste et cela ne saurait étonner ceux qui sont conscients des structures économiques de notre monde. Seulement, l'Afrique indépendante est aussi celle de la « nouvelle élite » qui a pris pour modèle les bourgeois blancs de l'élite coloniale à laquelle elle ne ressemble que trop, hélas. Ce sont des « Durandea » rentrés, munis de diplômes occidentaux, grâce auxquels le statut d'élite leur est conféré. Van den Berghe les appelle des « Mandarins noirs » qui, « aveuglés par leur propre accession dramatique au pouvoir, par le prestige et l'opulence... ne voient pas qu'ils sont virtuellement les seuls bénéficiaires (pour ne pas dire profiteurs) de l'indépendance ». (34)

Ce thème n'est guère abordé dans les romans d'avant 1966 auxquels s'est restreinte notre recherche, sauf par Sembène Ousmane qui dépeint les préludes de cette situation dans *L'harmattan*, où notamment le premier ministre est un « vendu », et dans une des nouvelles de *Voltaïque, Prise de conscience*, où le leader Ibra, « l'espoir du monde ouvrier », devenu

(33) Socé, *Mirages*, pp. 73, 84-85; Ousmane, *O pays, mon beau peuple*, Amiot-Dumont, Paris, 1957, pp. 15, 145, 233-234.

(34) P. Van den Berghe, *Les langues européennes et les Mandarins noirs*, dans *Présence Africaine*, 4e trim. 1968, pp. 6, 9.

député, s'enrichit et perd son intégrité : les avantages matériels acquis lui font comprendre que rien ne le lie plus « à la société des besogneux ». Ibra et le ministre du Travail accusent de subversion le délégué des ouvriers qui proteste contre un licenciement de main-d'œuvre : sa « subversion ne conduit qu'en prison » ! Voici la conclusion des ouvriers : « Ces types n'ont rien de commun avec nous ! Ils sont noirs dessus... leur intérieur est comme le colonialisme... ». (35)

Le parallèle entre *Les bouts de bois de Dieu* et ce récit du même auteur s'impose, la seule différence est qu'ici le conflit ne sépare plus les riches et les pauvres d'après les races : la société de classes est devenue réalité en Afrique. A l'exemple de l'Occident, l'argent y est d'une importance extrême ; corruption et prostitution, exploitation et mendicité dégradent l'ancienne solidarité, tandis que l'honnêteté se fait de plus en plus rare. C'est la société où vivent Dieng et les siens dans *Le mandat* de Sembène Ousmane, qui révèle aux lecteurs l'Afrique réelle d'un regard critique auquel ils n'étaient guère habitués jusque-là. Le couronnement de cet ouvrage au Festival de Dakar en 1966 est bien significatif : il exhorte les romanciers à se préoccuper de la société contemporaine comme ils se sont préoccupés de la société coloniale. L'écrivain qui se veut engagé, devra — à ses risques et périls — représenter intégralement la réalité de la société dans laquelle il vit.

(35) Ousmane, *L'Harmattan*, Présence Africaine, Paris, 1962, pp. 216-218 ; idem, *Voltaïque*, Présence Africaine, Paris, 1962, pp. 27, 32, 34.